

matières

Département d'architecture de l'École polytechnique fédérale de Lausanne. Institut de théorie et d'histoire de l'architecture.

Adresse postale:
Case 555
CH-1001 Lausanne
Tél.: 41 21 693 32 13; 32 16
Fax: 41 21 693 49 31
E-mail: alberto.abriani@epfl.ch

Comité de rédaction
Alberto Abriani, directeur de la publication
Jacques Gubler
Jacques Lucan
Bruno Marchand
Martin Steinmann

Graphisme
Colette Raffaele

Photolithographie et impression
Imprimerie Stampfli AG

Edition et administration
PPUR
EPFL-CM
CH-1015 Lausanne
Tél.: 41 21 693 21 30
Fax: 41 21 693 40 27
E-mail: ppur@epfl.ch
<http://ppur.epfl.ch>

Lorsqu'aucune source d'illustration n'est mentionnée dans la légende, cela signifie que son auteur est celui de l'article même.

ISSN 1422-3449 (série)
© 1999, ISBN 2-88074-440-7 (ce numéro),
Presses polytechniques
et universitaires romandes.
Tous droits réservés.
Reproduction, même partielle, sous
quelque forme ou sur quelque
support que ce soit, interdite sans
l'accord écrit de l'éditeur.

Année 3 1999

matières

Cahier annuel de l'Institut de Théorie et d'Histoire de l'Architecture (ITHA) du Département d'Architecture de l'École Polytechnique Fédérale de Lausanne

	Editorial	4
Essais	The view from the road Le paysage de bord de route à l'âge du chaos <i>Bruno Marchand</i>	7
	Nécessités de la clôture ou la vision sédentaire de l'architecture <i>Jacques Lucan</i>	19
	Regards et matériaux Existe-t-il des matériaux lents et des matériaux fugitifs? <i>Alberto Abriani</i>	31
	Perception critique à l'œuvre et perception critique de l'œuvre Essai de mise en parallèle des poétiques de la dé-matérialisation et des herméneutiques de la distanciation <i>Sylvain Malfroy</i>	42
Monographies	<i>Augenblicklich</i> Notes sur la perception des choses en tant que formes <i>Martin Steinmann</i>	55
	Geoffrey Bawa <i>Yves Lion</i>	66
	Cintérieur amène l'extérieur Le forum de Pompéi dans les <i>Carnets</i> du <i>Voyage d'Orient</i> <i>Christian Gilot</i>	76
Chroniques	Espoirs et aléas de la préfabrication en Suisse romande Le cas de l'usine Igeco à Etoy <i>Dominique Zanghi</i>	86
	Cours et conférences Architecture & électricité <i>Jacques Gubler</i>	96
	Point de vue Restauration et stylistique différée <i>Inès Lamunière, Patrick Devanthery</i>	100
	Reportage Ecole de la Sallaz, Lausanne <i>Kimio Fukami</i>	
	Les jours et les œuvres	

matières

le regard

THE VIEW FROM THE ROAD NÉCESSITÉS DE LA CLÔTURE REGARDS ET MATÉRIAUX
PERCEPTION CRITIQUE À L'ŒUVRE ET PERCEPTION CRITIQUE DE L'ŒUVRE GEOFFREY BAWA
AUGENBLICKLICH L'INTÉRIEUR AMÈNE L'EXTÉRIEUR ARCHITECTURE & ÉLECTRICITÉ
LA PRÉFABRICATION EN SUISSE ROMANDE RESTAURATION ET STYLISTIQUE DIFFÉRÉE



PRÉSES POLYTECHNIQUES ET UNIVERSITAIRES ROMANDES

s a m

Editorial

Jacques Lucan

Regards...

Une revue, n'est-ce pas d'abord un espace institué pour que des regards se croisent ou croisent leurs investigations, proposant ainsi des échanges entre des contributions qui se répondent ou se font écho ? C'est ainsi offrir au lecteur de regarder certains sujets, selon des points de vue spécifiques ou singuliers, qui démontrent précisément que regarder ne va pas de soi, que si l'on éprouve le besoin d'approfondir une question c'est que ce besoin correspond au désir d'une nouvelle intelligibilité. Déjouer ce que l'on ne savait voir : c'est dans ce récit sans fin que s'inscrit toute entreprise de connaissance.

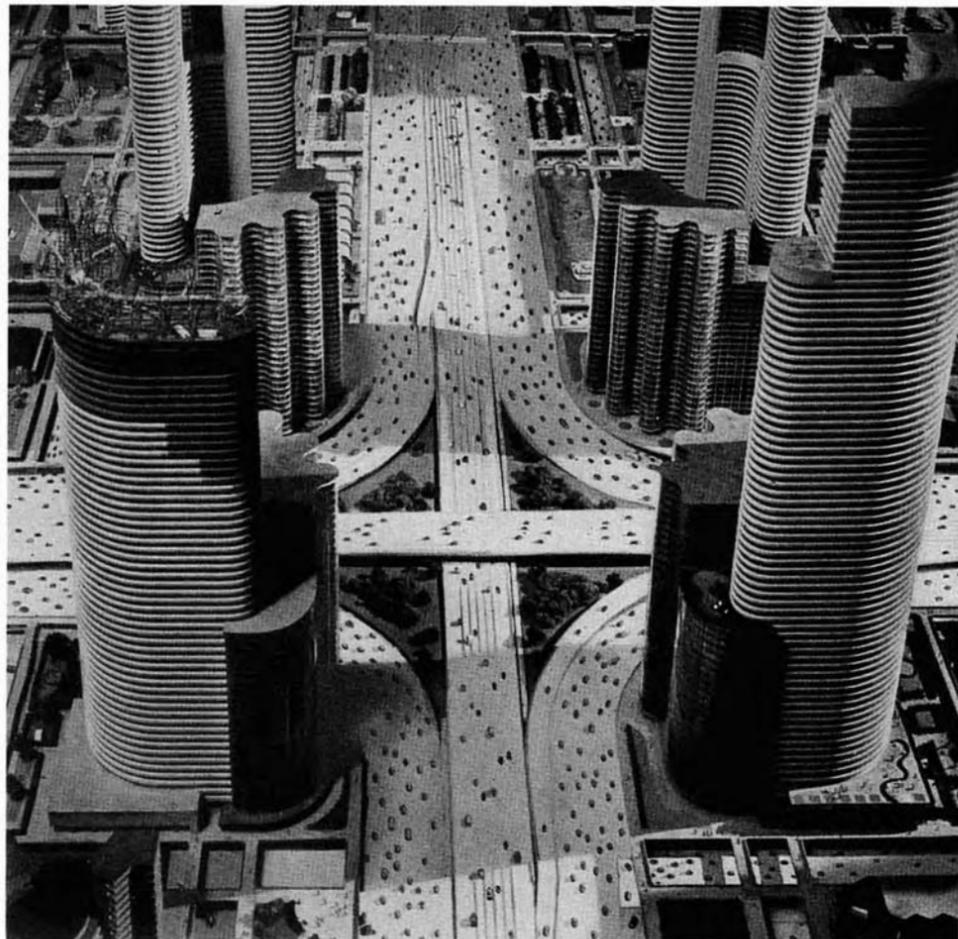
Regard...

Cette troisième livraison de matières traite de la question du regard qui appréhende l'architecture et la ville, l'hypothèse étant que la manière de regarder est déterminante de toute conception architecturale. La question de la manière de regarder s'est en effet, en tant que telle, posée depuis qu'à la Renaissance la vision perspective est devenue une construction rationnelle : de ce moment, que d'aucuns appelleraient un moment fondateur, la vue est explicitement un paramètre de définition de l'architecture elle-même, qui permet notamment l'ancrage de toutes les problématiques scénographiques et pittoresques, liant veduta et position occupée par le spectateur. De plus, cette position du spectateur étant sujette à déplacement, rapide ou lent, avec ou sans moyen de locomotion, il en résulte une modification possible du point de vue à partir duquel peut être comprise aussi bien que conçue l'architecture. L'introduction d'un "facteur temps", corrélatif de la mobilité, engage toute une suite de conséquences que l'on peut dire phénoménologiques : selon qu'un édifice est regardé rapidement, furtivement même, ou selon qu'un spectateur s'y attarde, ses caractéristiques architecturales et urbaines pourront ne pas être identiques et ses traits seront plus ou moins accentués en fonction de conditions particulières de perception, certains de ces traits pouvant même n'avoir plus

aucune pertinence. Il y a donc une différence entre jeter un coup d'oeil, avoir une impression fugace, momentanée dans l'expérience d'un mouvement, et fixer longuement le regard sur un objet architectural, dans une présence sédentaire, recherchant l'acoutumance, presque une impression tactile : dans ce cas, le face à face avec la matière devient une expérience sensible que certaines architectures des temps présents nous invitent à éprouver.

C'est dans le balancement de ces différents points de vue sur le thème du regard que s'inscrivent les diverses contributions de ce numéro 3 de matières, qui intègre, en continuité, les rubriques habituelles.

Avant de laisser cette page se tourner, toute l'équipe de matières tient à rendre hommage à Jacques Cubler qui a écouté la voix du Sud, rejoignant l'Accademia di Architettura à Mendrisio, après avoir marqué de ses compétences le département d'architecture de l'EPFL et l'ITHA. Bien sûr, nous ne le perdrons pas de vue : la complicité intellectuelle et amicale de tant d'années dans le cadre de l'ITHA ne pourra s'effacer et donnera certainement lieu à de nouvelles collaborations.



The view from the road

Le paysage de bord de route à l'âge du chaos

Bruno Marchand

Ci-contre: Gratte-ciel et voies express, vue partielle de la maquette exposée au Futurama de la Foire Mondiale de New York de 1939 (photo Richard Garrison, extrait de Norman Bel Geddes, Magic Motorways, New York, 1940).

Ci-dessous: Le paradigme esthétique naturaliste du parkway et la pollution visuelle d'une freeway américaine (extrait de Peter Blake, God's Own Junkyard, 1964).

La critique provient du regard. Une critique acerbe car ce qui s'offre au regard est le chaos visuel du paysage suburbain de bord de route', conséquence du développement de l'usage de l'automobile et du désir intense de mobilité et de consommation qui caractérise la société américaine des années cinquante.

Le chaos visuel. Il faut essayer de se l'imaginer, de le voir avec le regard de l'époque. L'impact semble d'autant plus fort que ces images n'ont rien en commun avec les deux paradigmes esthétiques du paysage des grandes routes des décennies antérieures: le paradigme "naturaliste" du panorama végétal et idyllique du bord des *parkways*² – support privilégié de l'expérience *espace-temps* de Sigfried Giedion – ou le paradigme "machiniste" des projets visionnaires de Norman Bel Geddes exposés au Futurama de la Foire mondiale de New York de 1939, où des gratte-ciel aux lignes épurées et aérodynamiques (*streamlined*⁴) longeaient des voies express à plusieurs niveaux.

Le terme pour qualifier le paysage de l'asphalte et de ses abords est maintenant celui de chaos. Situation qui suscite l'inquiétude de ceux qui s'intéressent à cette évolution récente de l'architecture, notamment certains observateurs attentifs du Vieux-Continent, pour qui *la critique provient du regard*.



Man-Made America: la scène américaine perçue par les Européens

En effet, ce regard inquiet est celui de l'équipe de rédaction de la revue anglaise *The Architectural Review* (AR), qui publie en décembre 1950 un numéro spécial intitulé *Man-Made America*⁵, consacré exclusivement à la scène américaine. Dès l'introduction, le ton est donné: on qualifie le paysage du bord de route de "fouillis" indescriptible d'objets disparates, hypermarchés, cinémas en plein air, stations d'essence et de lavage, motels, poteaux télégraphiques, lampadaires, annonces publicitaires, néons, enseignes lumineuses, etc.

Ces nouvelles constructions, destinées à satisfaire les besoins découlant de l'usage de plus en plus intensif de la voiture, s'implantent aux endroits où l'accessibilité est optimale, là où elles se donnent à voir selon des logiques commerciales propres, offrant une résistance marquée à toute planification préalable et à tout contrôle esthétique. Phénomène qui en soi n'est pas nouveau – l'historien Lewis Mumford avait fait un constat identique, dans les années trente, à propos des bâtiments commerciaux et des panneaux de publicité qui se déployaient le long de la route reliant le Maine à la Floride⁶ – mais qui prend dans le second après-guerre des proportions alarmantes et sans précédent.

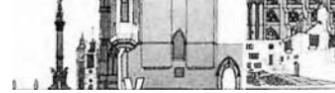
Pour les rédacteurs de l'AR, la question est de savoir si la société américaine va favoriser une politique de laisser faire et accepter l'installation d'un chaos visuel incontrôlable⁷ ou si, au contraire, elle va se donner les moyens de contrôler le développement de l'environnement, par la mise en place d'une instrumentation adéquate. A quels instruments de planification fait-on référence? L'allusion n'est pas explicite mais on peut s'imaginer qu'il s'agit des concepts opérationnels du townscape exposés en 1949 dans la même revue par Gordon Cullen et Ivor de Wolfe⁸. Revendiquant comme source d'inspiration l'école pittoresque anglaise du paysage, le townscape recherche, par l'exploitation des facultés du regard et l'analyse de séquences visuelles – correspondant pour la plupart aux points de vue d'un piéton qui se promène dans un cadre historique – à créer une organisation cohérente à partir de l'extrême variété des éléments constitutifs du paysage urbain.

Mais y a-t-il un quelconque point commun entre cette vision plutôt passéiste de la société et l'*american way of life* basé, entre autres, sur la généralisation de la motorisation et la vénération de la voiture? Peut-on appliquer cette approche visuelle à l'échelle du piéton aux espaces démesurés du paysage américain ou alors à l'énorme étendue d'une métropole comme Los Angeles (dont Christopher Tunnard, enseignant à Yale et invité à donner son avis d'expert de la scène américaine, souligne le développement incontrôlé et anarchique? On peut légitimement en douter et les rédacteurs de l'AR se gardent bien de nous en faire la preuve, se limitant à adopter la technique des séquences visuelles pour mieux illustrer les différentes facettes du chaos américain.

Pour l'heure, l'inquiétude prime, ((étréignant les Européens devant un paysage américain de plus perçu comme l'image même d'un avenir *commu*)¹⁰. Même l'intérêt marqué de l'historien H.-R. Hitchcock pour les cinémas en plein air, les motels et les centres commerciaux qui se multiplient le long des axes routiers ne l'amène pas à regarder différemment cette nouvelle architecture spontanée et «vernaculaire»¹¹, au fond peu rassurante. Le sentiment généralisé est, en effet, que l'ère de l'automobile est en train de dénaturer le paysage américain.



eye as movie-camera



FREE DEVELOPMENT As a media event, drawn by the juxtaposition of structures, with h. h with c, c with a, in this simple movement brings an ever-changing juxtaposition of solids, towers and turrets which appear and disappear only to reappear in a quite different context.

Ordre ou chaos? question lancinante et récurrente du début des années soixante

En 1957, *The Architectural Review* publie un nouveau numéro sur la scène américaine, sous le titre de *Machine-Made America*¹². La revue célèbre cette fois-ci une Amérique triomphante et machiniste, où la façade-rideau standardisée, appliquée à toutes sortes de bâtiments, devient l'emblème d'un nouveau «vernaculaire» qualifié paradoxalement de moderne... En effet, seule la façade-rideau semble être à même d'apporter un minimum d'ordre à cet autre chaos qu'est l'éclectisme fonctionnel de l'architecture de la fin des années cinquante¹³, question lancinante qui relègue dans l'ombre les problématiques concernant le paysage américain et les mutations spatiales et visuelles issues du développement des voies de communication.



Ci-contre en haut: Vue de la signalétique commerciale d'une rue américaine dans les années quarante, page de l'article «Case study: detail» in *Man-Made America* (extrait de *The Architectural Review* n° 648, 1950).

Ci-contre: Gordon Cullen, planche de «Townscape casebook» (extrait de *The Architectural Review* n° 636, 1949).

A droite: Comparaison entre le chaos de la rue commerçante de Main Street et la vue idyllique de la cour de l'Université de Virginie (extrait de Peter Blake, *God's Own Junkyard, New York*, 1964).